Verrières-le-Buisson

Hommage aux femmes de Verrières (et d'ailleurs)

Discours de Monsieur le Maire
François Guy Trébulle
à l'occasion du Dévoilement de la plaque
Hommage aux femmes de Verrières

13 mars 2024

Elles s'appelaient Jeanne, Marie, Léonie, Suzanne, Raymonde, Catherine, Anne, Elisabeth, Louise, Thérèse, Eugénie, Julienne, Marthe, Pauline, Geneviève, Madeleine, Yolande, Germaine, Eliane, Emilie, Lucienne, Andrea, Renée, Paulette, Simone, Dominique, Augustine, Marguerite, Rose, Sophie ou bien Léa…

Lorsque résonna l'appel des conscrits, elles étaient là.

Lorsqu'il fallu accompagner les maris, les fiancés, les frères, les pères, les fils, elles étaient là.

Lorsqu'il s'est agi de les remplacer aux champs, à l'usine, à la boutique, au bureau, en plus de leurs activités, des soins aux enfants, aux ainés, de l'entretien des maisons, elles étaient là.

Lorsqu'on eut besoin de main d'œuvre pour soigner les blessés, accompagner le front : elles étaient là.

Lorsqu'il a fallu composer des paquets, soutenir de mille manière l'effort de guerre qui se prolongeait, elles étaient là.

Lorsqu'aux morsures de l'hiver répondirent les privations rendues nécessaires par la précarité de l'arrière et qu'il fallut inventer tant de stratagèmes pour vivre tout de même, elles étaient là.

Lorsqu'après une double ou triple journée il fallait écrire des lettres quotidiennes, à celui qui était au front, et qui n'était relié à la chaleur du foyer que par ces chaînes fragiles de papier fin, lorsque dans la nuit ne brillait plus que la lumière pâle des lampes éclairant ces papiers que des mains fatiguées couvraient de mots qu'accompagnaient tant de prières, de larmes et de baisers, elles étaient là.

Lorsqu'il fallut ouvrir au facteur et recevoir l'annonce en plein cœur, elles étaient là. Les noms de leurs époux, de leurs enfants, de leurs frères, sont gravés dans le marbre du monument aux morts de Verrières. Où sont gravés les leurs, sinon dans nous cœurs ?

Pour s'occuper des enfants devenus orphelins et des parents, les siens en plus des leurs, ces parents pour lesquels aucun mot ne dit la douleur d'avoir perdu le plus cher de sa chair, elles étaient là.

Pour avancer seules, dignes, attentives encore, elles étaient là.

Et lorsqu'enfin les soldats s'en revinrent, sur le quai de la gare ou la place de la mairie, de l'église, elles étaient là.

Pour accueillir les revenants, leur rendre leur place, reprendre la leur, laquelle ? Retisser ces liens d'amour et de chaleur dans des corps et des cœurs qui avaient tant souffert et qui parfois portaient d'une manière indélébile les stigmates de la guerre, la morsure des blessures, des gaz, de la peur, de la mort… ce que l'on n'appelait pas encore les syndromes post traumatique… elles étaient là.

Veuves de guerres, fiancées en noir qui ne revirent jamais l'être aimé, sœurs éplorées, orphelines privées de la tendresse de leurs pères, cohorte des jeunes, moins jeunes puis « vieilles » filles, nom désagréable pour masquer le drame de solitudes non désirées mais provoquées par les saignées que fit dans la jeunesse de France l'épreuve des tranchées, figées pendant des décennies dans les conséquences de la guerre, pourtant actives et tendres, dans nos vies, dans nos familles, dans nos cœurs, elles étaient là.

Plus tard lorsqu'à nouveau l'heure de la guerre sonna, elles furent de nouveau là.

Sur le chemin de l'exode avec les vieillards et les enfants, apprenant parfois à conduire pour cela, elles étaient là.

De retour à Verrières trouvant leurs maisons occupées parfois pillées, alors que tout était à rebâtir, elles étaient là.

Pendant l'occupation, organisant la vie de la famille alors que leurs maris étaient prisonniers, envoyés au STO (Service du Travail Obligatoire) ou ayant pris la voie de la résistance sur laquelle parfois elles les suivirent, elles étaient là.

À nouveau les privations, les rationnements, des épreuves en tous genres et cet esprit français qu'elles incarnèrent jusqu'au sublime… face à l'épreuve encore, au froid à la faim à la désorganisation, à la folie meurtrière des hommes, elles étaient là.

Dans les trains de la déportation, dans les rangs de la croix rouge, sur les quais du retour attendant avec avidité de retrouver sur une silhouette souffrante le visage de l'aimé, elles étaient là.

L'histoire de nos guerres, notre histoire, est faite de l'héroïsme et des sacrifices de nos pères. Elle est faite, tout autant de l'héroïsme et des sacrifices de nos mères, de leurs sœurs. L'histoire ne doit pas être hémiplégique, pas plus que la mémoire. Nous ne pouvons oublier que, nés d'un homme et d'une femme dans l'ordre

naturel, nous sommes aussi, dans chaque aspect de la vie humaine, marqués par l'un et par l'autre.

Il y a, à Verrières, une « Croix au femmes » dont l'histoire est bien ancienne. Cela est juste et beau et mérite respect et attention ; mais qu'elles sont nombreuses les croix que les femmes ont portées ! Il faudrait pouvoir représenter ces souffrances, ces dons, ces sacrifices si nombreux qui confinèrent parfois au sublime et incarnèrent bien plus que de simples « efforts de guerre ».

Il était plus que temps que Verrières cherche à honorer la mémoire de ces femmes qui, à leur place et à leur manière, ont souffert et soutenu l'effort de guerre, en leur associant la mémoire de tous ceux qui, bien que non combattants, partagèrent leur sort, leurs efforts.

Il était plus que temps que ce mémorial, dressé place de l'hôtel de Ville, s'enrichisse d'une plaque qui rappelle, modestement mais dans le marbre pour défier le temps, cette dette de reconnaissance que nous leur devons.

Il était bien normal assurément, que cette plaque soit ici, aux pieds de la statue en hommage à Honoré d'Estienne d'Orves.

Sa dernière lettre, dont les mots sont gravés sur la stèle qui soutient la statue, était adressée à sa sœur Catherine. Il lui écrit sa tendresse de frère « *Ma chère petite sœur, je t'aime profondément. Je te remercie du fond du cœur de tout ce que tu as fait pour moi. Il m'a été infiniment doux de te sentir ainsi en communion avec moi* » il y évoque sa femme Eliane, qu'il aura eu la joie de revoir pendant sa captivité. Oui, la figure d'Honoré d'Estienne d'Orves est indissociable de celle de ces femmes, sa mère, sa femme, sa sœur, ses filles et notamment Rose que nous aimions tant et qui aimait tant Verrières où elle est revenue, souvent, partager la mémoire de son père.

C’est à vous que je m’adresse aujourd’hui Jeanne, Marie, Léonie, Suzanne, Raymonde, Catherine, Anne, Elisabeth, Louise, Thérèse, Eugénie, Julienne, Marthe, Pauline, Geneviève, Madeleine, Yolande, Germaine, Eliane, Emilie, Lucienne, Andrea, Renée, Paulette, Simone, Dominique, Augustine, Marguerite, Rose, Sophie et puis Léa, et à toutes les autres dont les prénoms ne nous sont pas connus.

Je veux, reprenant les derniers mots d’Honoré d’Estienne d’Orves, vous embrasser, toutes, avec une infinie tendresse et vous redire combien nous nous sentons redevables de ces chemins d’efforts et de droiture sur lesquels vous nous avez conduits ;

Vous nous avez donné, et nous donnez encore, et toujours, pour toujours, chaque jour, la vie.